



**HAL**  
open science

# Les Plantes ont-elles une âme? La sensitive de Descartes à Delille

Jean-Marie Roulin

► **To cite this version:**

Jean-Marie Roulin. Les Plantes ont-elles une âme? La sensitive de Descartes à Delille. *Etudes de lettres*, 1992, 1992 (1), pp.81-102. halshs-00866585

**HAL Id: halshs-00866585**

**<https://shs.hal.science/halshs-00866585>**

Submitted on 23 Sep 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JANVIER

MARS

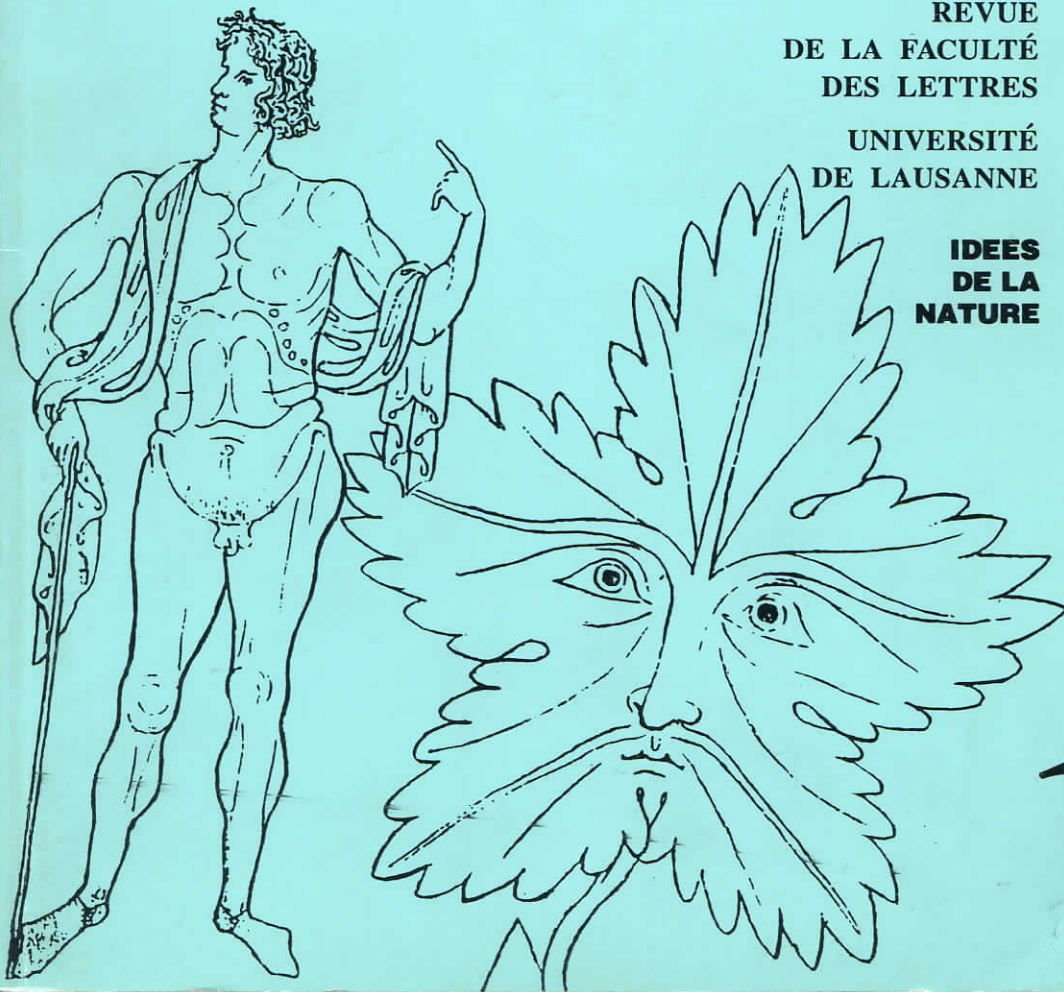
1 9 9 2

TRIMESTRIEL

E T U D E S  
DE  
L E T T R E S

REVUE  
DE LA FACULTÉ  
DES LETTRES  
UNIVERSITÉ  
DE LAUSANNE

IDEES  
DE LA  
NATURE



## LES PLANTES ONT-ELLES UNE ÂME? LA SENSITIVE DE DESCARTES À DELILLE

Parmi les nombreux topoï empruntés à la flore, la sensitive occupe une place particulière. Connue en France dès le dix-septième siècle, elle symbolise dans le langage courant une femme pudique. Par delà cette métaphore, elle a été utilisée comme argument contre le mécanisme de Descartes. Les traités philosophiques ou les poèmes descriptifs qui chantent dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle l'épopée de la nature y ont vu une preuve de la chaîne des êtres ou une manifestation de l'âme des plantes. De son apparition jusqu'à l'aube du dix-neuvième siècle, la sensitive joue ainsi un rôle privilégié dans des textes qui refusent le rationalisme cartésien.

La rencontre des Deux-Mondes a suscité un grand nombre d'expéditions scientifiques qui, au fil des siècles, ont considérablement enrichi le nombre de végétaux connus en Europe: si Gaspard Bauhin en décrit six mille espèces en 1623 et John Ray dix-huit mille en 1682, on en recense quarante-deux mille en 1826<sup>1</sup>. Les botanistes cherchent des plantes curatives, mais également des curiosités dont le dix-huitième siècle est particulièrement friand, car elles sont susceptibles de fournir des éléments de réponse à un certain nombre d'interrogations ou de faire rebondir des polémiques scientifiques et philosophiques. La sensitive, importée du Brésil au début du dix-septième siècle, figure dans ce lot.

---

1. Les deux premiers chiffres sont cités par Emile GUYÉNOT, *Les Sciences de la vie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'idée d'évolution*, Paris: A. Michel, 1941, p. 16; le dernier par Jean Theodorides dans sa préface à Alexandre de HUMBOLDT, *Essai sur la géographie des plantes*, Nanterre: Erasme, 1990. John Ray est l'un des premiers à s'être intéressé de près à la sensitive (voir A. G. MORTON, *History of Botanical Science. An Account of Botany from Ancient Times to the Present Day*, Londres: Academic Press, 1981, p. 208).





nature du mouvement par une explication d'ordre psychologique; sur cet exemple, on trouvera *Mimosa casta* ou *puhibonda*.

Le terme courant de sensitive provient d'une substantivation de l'adjectif «sensitif». Les premières occurrences que j'ai relevées de cette dénomination attestent l'usage primitif de l'adjectif: on la nomme d'abord «herbe» ou «plante sensitive<sup>5</sup>». C'est le catalogue du Jardin des Plantes, *Hortus regius*, qui atteste le premier, semble-t-il, l'emploi du substantif<sup>6</sup>. La réponse qu'offre le nom à cette particularité physiologique est caractéristique de la nature des questions que se posent botanistes et philosophes.

Entre le dix-septième et le dix-huitième siècle, la botanique est en pleine expansion. Initialement branche de la médecine, elle devient au sein de l'histoire naturelle une science autonome, cela d'autant plus facilement que, contrairement à l'astronomie ou à la physique, la botanique est théologiquement peu dangereuse. Toutefois, elle n'a pas encore posé ses bases épistémologiques, même si elle s'engage dans la voie qui va faire de l'histoire naturelle une science<sup>7</sup>. C'est dans cette perspective (et aussi, bien sûr, pour rendre compte du prodigieux matériel ramené par les expéditions scientifiques) que s'élaborent des systèmes de classification dont celui de Linné. Dans ce cadre, la sensitive pose le problème de savoir où s'arrête la plante et où commence

5. DESCARTES, *Correspondance*, in *Œuvres*, Paris: Vrin, 1975, vol. II, p. 329; CYRANO DE BERGERAC, *Les États et Empires de la lune*, in *Œuvres libertines*, Genève: Slatkine, 1968 (reprint de 1921), vol. I, p. 76.

6. *Hortus Regius*, Paris, 1665; ce catalogue a été préparé par les médecins de Louis XIV, Fagon, Joncquet et Gavoier, sous la direction de Vallot.

7. Sur l'émergence de l'histoire naturelle, aspect essentiel de la pensée des Lumières, voir E. Guyénot, *Les Sciences de la vie*; Jean EHRARD, *L'Idée de Nature en France à l'aube des Lumières*, Paris: SEVPEN, 1963 (notamment vol. I, p. 179-252); Paul HAZARD, *La Pensée européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle. De Montesquieu à Lessing*, Paris: Fayard, 1963, p. 117-47; Ernst CASSIRER, *la Philosophie des Lumières*, trad. P. Quillet, Paris: Fayard, 1966, p. 81-144; Georges GUSDORF, *Dieu, la nature, l'homme au siècle des Lumières (Les Sciences humaines et la pensée occidentale V)*, Paris: Payot, 1972 (not. p. 243-354). Sur la botanique et l'évolution des Jardins des plantes (Henri IV ouvre le premier en France à Montpellier en 1598), voir Yvonne LETOUZEY, *Le Jardin des Plantes à la croisée des chemins avec André Thouin (1747-1824)*, Paris: éd. du Muséum, 1989; consacrée à l'Espagne, l'étude de Francisco Javier PUERTO SARMIENTO (*La Ilusión quebrada. Botanica, sanidad y política científica en la España Ilustrada*, Madrid: Serbal, 1988) ouvre des perspectives intéressantes.



l'animal. Le polype découvert par le naturaliste genevois Trembley est resté célèbre dans cette controverse; en suscitant des passions moindres, la sensitive est à la plante ce que le polype est à l'animal. Témoin Voltaire qui les compare dans ces termes: «Nous pensons que pour être réputé animal il faut être doué de la sensation. Que l'on commence donc par nous faire voir que ces polypes d'eau douce ont du sentiment, afin que nous leur donnions parmi nous droit de bourgeoisie. Nous n'avons pas osé accorder cette dignité à la sensitive, quoiqu'elle parût y avoir les plus grandes prétentions: pourquoi la donnerions-nous à une espèce de petit jonc?<sup>8</sup>»

L'explication du mouvement constitue le deuxième défi posé à l'histoire naturelle du temps et nombreux sont les mémoires consacrés à cette question qu'on lie à celle du «sommeil des plantes<sup>9</sup>». Au moment de la publication de l'*Encyclopédie* aucune explication satisfaisante du phénomène n'a été donnée. Le chevalier de Jaucourt retient toutefois deux hypothèses, celle de Parent qui imagine un fluide subtil comme des esprits dans la plante et celle de Miller qui recourt à la structure physiologique de la plante: «Son explication plaît, parce qu'elle paraît mécanique; cependant dans l'exposition, elle est si confuse et si chargée d'autres suppositions que je n'ai pas le courage de la détailler.» Il faut, ajoute Jaucourt, multiplier les expériences, pour connaître le phénomène; cet encouragement à la recherche s'accompagne toutefois d'une note pessimiste: «mais quand on les [les phénomènes] connaîtra tous, les expliquera-t-on?» conclut-il. A ce même sujet, Voltaire dans son «Quatrième discours en vers sur l'homme», prône, dans une sagesse épicurienne, la modération dans l'étude et l'humilité du savant face à la nature:

Le sage du Faï, parmi ces plants divers,  
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,  
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive  
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?<sup>10</sup>

8. VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique* (article «Polypes»), Paris: Lequieu, 1829, tome VI, p. 463.

9. Par exemple, John HILL, *Le Sommeil des plantes et la cause du mouvement de la Sensitive* (lettre à Linné), tr. M. Eidous, Genève, 1773. Le fait même que ce texte, paru en anglais en 1753, ait été l'objet d'une traduction atteste l'intérêt porté à cette plante.

10. VOLTAIRE, *Mélanges*, Paris: Gallimard (Pléiade), 1961, p. 224.

Il n'y va pas ici seulement d'une connaissance physiologique; il s'agit aussi et surtout de savoir si la connaissance des phénomènes physiques peut et doit apporter un savoir métaphysique. Cette question soulève un aspect essentiel de la réflexion de l'histoire naturelle que résume, aussi désemparé que ses prédécesseurs, un botaniste de notre siècle: «Jusqu'à présent les théories de l'évolution adaptative ou les notions téléologiques ne permettent pas d'expliquer le pourquoi de structures spécialisées<sup>11</sup>». Le botaniste d'aujourd'hui qui subit l'influence de Darwin et le naturaliste du dix-huitième siècle ne s'inquiètent pas seulement du comment d'un phénomène, mais aussi du pourquoi. Mais là il convient de se tourner vers les philosophes, en partant à nouveau de la dénomination.

«Sensitif» est un «terme de Philosophie» dit Richelet dans son *Dictionnaire*; il appartient de fait au vocabulaire de la scolastique et qualifie généralement «âme». A la suite d'Aristote en effet, saint Thomas en distingue trois types: la végétative (dotée de trois facultés, générative, augmentative et nutritive), la sensitive et l'intellective. L'âme sensitive est le principe de la sensation et de la sensibilité, même chez les êtres non doués de raison. Richelet, à l'article «âme», précise que l'âme végétative (ou partie brutale) est celle que possède les plantes, la sensitive les animaux et la raisonnable les hommes<sup>12</sup>.

Or, à peu près à la période où la sensitive pose racine en Europe, Descartes propose une rupture fondamentale avec la pensée thomiste. Son dualisme l'amène à définir l'âme comme toujours pensante, distincte du corps, dénuée de toute fonction vitale ou animale. Par conséquent, seul l'homme est doué d'âme; ni les animaux, ni les végétaux n'en ont. La sensitive semblait le contredire par l'évidence de son mouvement. Aussi l'intérêt qu'il marque pour cette plante dans sa correspondance avec Mersenne se double-t-il d'une volonté d'atténuer l'étrangeté du phénomène:

11. J.-C. FONDEVILLE, *Une Plante cobaye: la sensitive*, p. 34. Pour des raisons matérielles, je n'ai pu consulter un ouvrage dont le titre semblait prometteur: K. GOEBEL, *Die Entfaltungsbewegungen der Pflanzen und deren teleologische Deutung*, Iena, 1924.

12. Pour technique qu'elle soit, cette notion semble toutefois être relativement courante (peut-être par le biais du discours médical): le Gros-René de Molière décrète, avec pédanterie, que chez la femme «la partie brutale alors veut prendre empire / Dessus la sensitive» (*le Dépit amoureux*, IV, 3).



Pour l'herbe sensitive que vous me mandez avoir vue chez Mr. de la Brosse, je n'y trouve rien d'étrange que la rareté. Car après avoir décrit le mouvement du cœur d'une façon qui pourrait aussi bien convenir à une plante qu'à un animal, si les organes s'y trouvaient de même, je n'ai aucune difficulté à concevoir comment le mouvement de cette plante se peut faire; mais je ne voudrais pas entreprendre de dire déterminement comment il se fait si je ne l'avais vue et examinée auparavant<sup>13</sup>.

On attendra en vain la solution du problème: Descartes recevra des graines, mais elles ne pousseront pas; il finira par voir une sensitive chez un voisin, et n'en parlera plus<sup>14</sup>. Et c'est dommage, car la sensitive va être utilisée comme argument contre sa théorie de l'animal-machine. Parmi les polémiques qui ont suivi les *Méditations*, cette théorie va provoquer de nombreuses controverses qui commencent avec Gassendi<sup>15</sup>, agitent la deuxième moitié du dix-septième siècle, avec des traités comme l'*Explication mécanique et physique des fonctions de l'âme sensitive* (1678) de Guillaume Lamy, et se poursuivent tout au long du dix-huitième (*Essai philosophique sur l'âme des bêtes* de David Boullier ou le *Traité des animaux* de Condillac). Voltaire en donne un aperçu, rapide et drôle, dans le chapitre «âme» de son *Dictionnaire philosophique*. Cette question s'inscrit dans le contexte général du débat philosophique au dix-huitième siècle, dans la polémique opposant cartésiens et partisans de Locke, dans les controverses entre innéisme et sensualisme, dualisme et monisme. Les écrivains de la seconde moitié du dix-huitième siècle, qui se veulent à la fois naturalistes, philosophes et poètes, verront dans la sensitive l'indice d'une âme du monde ou l'un des chaînons manquants de l'échelle des êtres. Cette plante suit ainsi un cheminement qui passe d'une explication mécaniste vainement attendue à la croyance en une âme de la nature.

13. R. Descartes, *Œuvres*, vol. II, p. 329.

14. Lettres à Mersenne du 16 oct., du 13 nov. 1639, 1er mars, 11 juin et 15 sept. 1640 (*Ibid.*, vol. II, p. 595, 619, vol. III, p. 47, 78, 176).

15. Voir notamment le Doute VI du chapitre «Contre la seconde méditation» (Pierre GASSENDI, *Disquisitio metaphysica*, éd. et tr. B. Rochot, Paris: Vrin, 1962, p. 149-52).



*La sensitive contre le mécanisme cartésien*

Dans la littérature de la fin du dix-septième siècle, la sensitive commence à faire de timides apparitions. François Bernier, dans son *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, reprend la polémique contre Descartes. Dans le chapitre «De l'âme des plantes», après avoir rappelé que les Anciens ont accordé une âme aux végétaux et cité quelques phénomènes à l'appui de cette thèse, il en vient à son dernier argument, celui qui doit convaincre:

Le même [Théophraste] rapporte qu'il y avait un arbre à Memphis, dont si quelqu'un touchait les jeunes branches, les feuilles s'abattaient, et devenaient comme mortes, et qu'ensuite elles se relevaient, et reprenaient leur première vigueur. Pline fait mention de cet arbre, et dit qu'Apollodore disciple de Démocrite fit voir une pareille Plante qu'il nomma la *Honteuse*, parce qu'elle se retirait, et qu'elle resserrait ses feuilles lorsqu'on en approchait les mains; et ceci est d'autant plus croyable, que depuis quelques années il nous est venu des Indes Orientales, et des Occidentales quantité de ces sortes de plantes qui se resserrent, et se retirent pour peu qu'on les touche, et qui reprennent ensuite leur premier état; de sorte qu'après les expériences journalières que nous en faisons, il semble qu'il n'y ait pas lieu de douter que les plantes ne soient sensibles ou ne soient participantes de quelque sentiment<sup>16</sup>.

La sensitive vient d'emblée s'inscrire dans la question précise de l'âme des plantes comme un argument anticartésien qui fera fortune. Ce raisonnement toutefois repose sur une ambiguïté, celle du mot «sentiment» qui représente à la fois la capacité des tissus à percevoir des stimuli externes et celle d'appréhender ces stimuli par la conscience. Au siècle suivant, Condillac, comme d'autres, se penche sur la connaissance par les sens, mais ignore l'espace du dedans; c'est au dix-neuvième siècle seulement que les physiologistes distingueront clairement l'ordre neuro-végétatif de l'ordre sensori-moteur<sup>17</sup>. Que le mouvement suffise à

16. François BERNIER, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, Lyon, 1684<sup>2</sup>, vol. V, p. 356-57.

17. Sur cette question, voir Georges GUSDORF, *Naissance de la conscience romantique aux siècles des Lumières (Les Sciences humaines et la pensée occidentale VII)*, Paris: Payot, 1976, p. 136-44 («Sensorialité, sensibilité, sensualité»).

attribuer le sentiment à un végétal repose sur une connaissance insuffisante de la physiologie.

Un autre gassendiste, plus fantasque, Cyrano de Bergerac, cite la sensitive comme illustration à sa théorie atomiste et la place au point de rencontre entre végétaux et animaux<sup>18</sup>. Et, significativement, les commentateurs de l'œuvre (Brun et Juppont) ont vu dans ce passage une «divination» des théories de l'évolution de Lamarck et Darwin<sup>19</sup>: tout au long du dix-huitième siècle, dans les textes où l'imagination prélude à la théorie de l'évolutionnisme darwinien, la sensitive occupe une position fondamentale dans la chaîne des êtres. Cyrano de Bergerac reprend cette idée dans *les Etats du Soleil*, où il dote cette plante du sens du toucher, comme si elle était un animal<sup>20</sup>. Pour en rester à la question de l'âme, Fontenelle, pourtant acquis à bien des égards à la physique cartésienne, semble s'en démarquer dans son éloge à Fagon, co-auteur du *Hortus regius* et médecin de Louis XIV: «la Sensitive, qui a plus d'âme, ou une âme plus fine que toutes les autres<sup>21</sup>». Chez Bernier ou Fontenelle qui lui accordent une âme et chez Cyrano de Bergerac qui la voit composée d'atomes, la sensitive apparaît comme un argument contre Descartes. D'autre part, elle souligne la difficulté de tracer une frontière nette entre les règnes animal et végétal. Outre son application métaphorique, ce sont ces deux aspects que la littérature du dix-huitième mettra en lumière dans son appréhension de cette plante.

#### *La sensitive dans le «poème de la nature»*

La deuxième moitié du dix-huitième siècle voit prospérer de grands textes méditatifs sur la nature, poèmes ou traités en prose. Leurs auteurs sont à la fois passionnés de nouveautés scientifiques, poètes et soucieux d'élaborer des systèmes philosophiques. A ce dernier égard, entre Descartes et Locke, Leibniz ou Spinoza, entre mécanisme et empirisme, sensualisme ou matérialisme, ils héritent de doctrines souvent difficiles à concilier. Paul Hazard a mis en lumière l'éclectisme fondamental de la

18. Cyrano de Bergerac, *Les Etats et Empires de la lune*, in *Œuvres libertines*, vol. I, p. 76-77.

19. *Ibid.*, p. 77 (note 4).

20. *Les Etats et Empires du Soleil*, in *Ibid.*, p. 187.

21. FONTENELLE, *Œuvres*, Paris, 1742, tome VI, p. 38.



pensée des Lumières «qui a fondu en une seule doctrine empirisme, cartésianisme, leibnizianisme, et le spinozisme par surcroît<sup>22</sup>.» D'autre part il souligne la «résurrection» de Spinoza: celui dont on stigmatisait l'athéisme montre la voie d'un panthéisme métaphysique (la «querelle du panthéisme» en Allemagne en donne un éloquent témoignage). C'est dans ce contexte que prend essor ce que l'on a appelé le «poème de la nature<sup>23</sup>». Les découvertes de Galilée ou de Newton donnent le sentiment que l'espace de la conquête devient le mystère de l'univers; la tonalité épique s'applique dès lors plus volontiers à l'histoire naturelle ou à l'exploration de nouveaux continents (*le Nouveau Monde ou Christophe Colomb* de Le Suire ou, plus tard, les fragments de *l'Amérique* d'André Chénier), qu'à celle des conquêtes strictement guerrières.

Le naturaliste genevois Charles Bonnet<sup>24</sup> s'est rendu célèbre à l'époque et, dans une moindre mesure, pour la postérité en réactivant la thèse, développée dès l'Antiquité, de la chaîne des êtres<sup>25</sup>. Reprenant l'analyse des facultés de l'âme, il affirme que «les Plantes et les Animaux ne sont que des modifications de la Matière organisée»; ils appartiennent tous à une même essence dans une série qui va de la truffe à l'Orang-Outang. Bonnet reprend ici une thèse de Leibniz, source à laquelle il se réfère explicitement:

La découverte de M. Trembley a beaucoup étendu nos connaissances sur le système organique. Elle a mis pour ainsi dire en évidence cette gradation admirable que quelques philosophes avaient aperçue dans les productions naturelles. Leibniz avait dit que la nature ne va point par sauts; et il est très remarquable

22. P. Hazard, *La Pensée européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 302.

23. Edouard GUITTON, *Jacques Delille (1738-1813) et le poème de la nature en France de 1750 à 1820*, Paris: Klincksieck, 1974.

24. Sur Bonnet, voir la thèse de Raymond SAVIOZ, *La Philosophie de Charles Bonnet de Genève*, Paris: Vrin, 1948.

25. Dans son *Dictionnaire philosophique* (Article «Chaîne des êtres créés»), Voltaire, qui se moque de cette idée («Cette hiérarchie plaît beaucoup aux bonnes gens, qui croient voir le pape et ses cardinaux suivis des archevêques, des évêques») en attribue la paternité à Platon; mais elle apparaît également chez Aristote ou chez les stoïciens, puis chez un Jacob Boehme. Arthur O. LOVEJOY trace l'histoire de cette notion dans *The Great Chain of Being. A Study of the History of an Idea*, Cambridge: Harvard University Press, 1942.



que la métaphysique de ce grand homme l'ait conduit à soupçonner l'existence d'un être tel que le polype... Rarement la métaphysique est aussi heureuse à expliquer la nature<sup>26</sup>.

En conséquence, dans les *Contemplations de la nature*, texte aux accents lyriques, voire épiques<sup>27</sup>, Bonnet voit dans la sensitive un chaînon essentiel entre le règne végétal et le règne animal: «La timide *Sensitive* fuit la main qui l'approche; elle se replie promptement sur elle-même; et ce mouvement si ressemblant à ce qui se passe alors chez les Animaux, paraît faire de cette Plante, un des liens qui unissent le *Règne végétal*, au *Règne animal*<sup>28</sup>.» Cette description de la sensitive est suivie de celle du polype; tous deux représentent un «chaînon manquant» («missing link»). Bonnet renvoie à nouveau à ces deux exemples lorsqu'il tente de montrer que la «faculté loco-motive» ne distingue pas l'animal du végétal. Pour lui, l'activité de l'âme est présente dès la première sensation. Tous les êtres vivants, y compris les plantes en sont doués; c'est le degré de sentiment qui fait la distinction, en croissant progressivement de la truffe à la moule, de la moule à l'autruche, et de l'autruche à l'homme. Ce texte, influencé par Leibniz, illustre l'une des quêtes les plus en faveur dans la pensée du dix-huitième, celle du chaînon manquant que la sensitive incarne tout aussi bien que le polype.

Dans *De la Philosophie de la nature*, paru en 1770, Delisle de Sales<sup>29</sup> propose une philosophie morale toute à l'écoute de la nature, placée sous l'exergue de Juvénal: «Numquam aliud Natura, aliud Sapientia dicit». Contre Descartes il affirme que la nature entière est douée d'âme et que la connaissance dépend des sens: plus il y a de sensations, plus l'âme sent qu'elle existe.

26. *Considérations sur les corps organisés*, texte cité in P. Hazard, *La Pensée européenne*, p. 299.

27. L'introduction tient de l'invocation à la Muse et a une tonalité épique indéniable: «Je m'élève à la raison Eternelle, j'étudie les Lois et je l'adore. Je contemple l'Univers d'un œil philosophique [...]. Je cherche les Rapports qui font de cette Chaîne immense un Tout: je m'arrête à en considérer quelques chaînons, et frappé des traits de Puissance, de Sagesse et de Grandeur que j'y découvre, j'essaie de les crayonner sans les affaiblir.» (Charles BONNET, *Contemplation de la nature*, Amsterdam, 1764, vol. I, p. 2).

28. *Ibid.*, p. 46.

29. Sur cet écrivain, méconnu aujourd'hui, mais beaucoup lu au tournant des Lumières, voir la thèse de Pierre MALANDAIN, *Delisle de Sales, philosophe de la nature (1741-1816)*, Paris: Touzot, 1982.

Contre certains naturalistes classificateurs, il avance que «l'homme fait des classes, mais la Nature ne fait que des individus<sup>30</sup>»; c'est là une des objections de Buffon contre la classification de Linné. La sensitive va lui fournir des arguments.

D'abord pour montrer que c'est un principe barbare et despotique de croire que seul l'homme est doué de sensibilité et de raison. Une fable — «Aventure arrivée à Pythagore» — va lui servir de démonstration. Pythagore, dans un séjour en Inde, sort d'une académie où des gymnosophistes croient que l'homme est le seul être sur terre doué du sentiment: un géomètre l'avait prouvé par  $a + b - m = 0$ , un philosophe en citant le philosophe Lu qui citait... l'énumération s'achève par un sage qui le tenait «en droiture de Brama»; et, mieux encore, un jeune poète en mettant en vers l'histoire de l'homme: la rime lui avait servi de preuve. Pythagore doute et va se promener dans la nature où il rencontre un éléphant «philosophe et sensible», un requin, un polype qui tous lui affirment que les animaux sont doués de sensibilité. De sorte que Pythagore «instruit par ses fautes, s'écarta de quelques plantes sensibles qui étaient sur son chemin pour ne pas les flétrir<sup>31</sup>.» L'auteur ajoute dans une note: «Il est étonnant que ce Naturaliste [Tournefort], qui, à la vue de la grotte d'Antiparos, avait reconnu la végétation des fossiles, à la vue des sensibles n'ait pas soupçonné l'animalité des végétaux.» La sensitive ne s'intègre pas ici dans une démonstration rigoureuse; elle montre par sa seule évidence phénoménale que la plante est douée de sens et qu'elle tient de l'animal.

La connaissance de la nature n'est pas chez Delisle de Sales une fin en soi; elle débouche sur une connaissance de l'homme et révèle les vérités morales enseignées par la nature. Dans une réflexion sur le plaisir, ses limites et pour montrer que «nous ne sommes heureux par cela seul que nous désirons toujours le bonheur», il fait appel à la sensitive comme exemple: «Ce n'est peut-être pas un paradoxe de dire qu'un être qui ne connaîtrait qu'un seul plaisir ne s'en dégoûterait jamais; il est assez probable que la plante sensitive ne connaît d'autre plaisir que celui de l'existence, et ce plaisir unique suffit pour la lui conserver<sup>32</sup>.»

30. DELISLE DE SALES, *De la Philosophie de la nature*, Amsterdam, 1770, vol. II, p. 504.

31. *Ibid.*, p. 496.

32. *Ibid.*, p. 166.



Si l'homme reconnaît une âme à la nature, en retour il doit se plier à sa loi, se conformer à ses exigences telles qu'elles apparaissent à travers animaux ou plantes. Ainsi, il faut que nous ayons de la bienveillance envers nous-mêmes: «Tous les êtres de la Nature paraissent s'aimer, parce que tel est le principe de leur conservation [...]. Je ne doute point que les végétaux mêmes ne soient aussi soumis à cette loi, mais d'une manière plus stricte encore que les brutes: ce phénomène, que la physique a reconnu dans les plantes sensibles, serait peut-être regardé comme universel à tout le règne végétal, si les Naturalistes, accoutumés à ne tout voir qu'avec leurs yeux, voulaient voir quelquefois avec les yeux de la Nature<sup>33</sup>.» Attribuer un amour de soi à la sensitive surprend, et il conviendrait de retrouver la source où puise Delisle de Sales, si du moins il y en a une. Quoi qu'il en soit, il va répétant que les naturalistes ont une vue trop étroite des choses, que l'homme doit voir aussi la nature dans son ensemble, comme un exemple moral. Ce regard moral, voire philosophique, c'est le poète qui le détient et Delisle de Sales renvoie de manière significative au «Poète-Philosophe» auteur des *Saisons*, Saint-Lambert.

Cette référence est emblématique du fondement épistémologique de ce discours sur la nature. Les textes en prose, à l'exemple de Bonnet, adoptent une tonalité épique, la poésie de son côté se veut descriptive, didactique ou philosophique; la remise en vogue d'Hésiode, du Virgile des *Géorgiques* ou de Lucrèce aux dépens d'Homère, du Tasse ou de l'Arioste contribuent à rapprocher poésie et philosophie et à les fondre dans une épopée de la nature: l'instance de vérification n'est pas l'expérience, mais la vision, quasi prophétique, du poète<sup>34</sup>. C'est dans ce cadre que *les Mois* (1779) de Roucher mettent la nature en vers, dans une conception cyclique du temps<sup>35</sup>. Décrivant les plantes qui fleurissent sous ses yeux, le poète voit une sensitive

33. *Idem*, vol. I, p. 187.

34. On pourrait peut-être voir là un prélude à ce que Paul Bénichou appelle le «sacre de l'écrivain».

35. Parallèlement à l'idée de progrès, le dix-huitième siècle perçoit aussi le temps comme cyclique ainsi qu'en témoigne le succès des *Saisons* de Thomson (voir aussi celles de Vivaldi, de Saint-Lambert ou de Haydn); cette conception du temps est à mettre en rapport avec un retour du mythe arcadique, comme le montre le livre suggestif de Luigi DE NARDIS, *Saint-Lambert: scienza e paesaggio nella poesia del Settecento*, Roma: Ateneo, 1961, notamment p. 121-42 («L'Arcadia enciclopedista»).



s'offrir à son regard et se refuser à sa caresse. Cette description semble livresque, car cette fleur ne pousse pas en pleine terre dans les régions dépeintes: Roucher voit la nature comme un Tout, un paysage idéal et universel, à travers le temps et la géographie, où surgissent des correspondances. La rencontre de la sensitive donne lieu à l'invention d'une fable. «Elle adorait Iphis; Iphis brûlait pour elle»; ils décident donc de se marier. Mais le fiancé impatient veut connaître les délices de l'amour quatre jours avant que leur union ne devienne légitime. Vertueuse, sa promise résiste; il emploie la force; sentant qu'elle ne peut lui échapper, elle implore Vénus:

Elle dit: et soudain ses appas se flétrissent;  
 Et son front et ses doigts de feuilles se hérissent.  
 Au lieu de vêtements, dont son corps est couvert,  
 Sur son sein, qui décroît, s'étend un réseau vert,  
 Et ses pieds, du Zéphyr quinze ans rivaux agiles,  
 En racine allongés, demeurent immobiles.  
 Enfin, c'est une fleur; mais conservant toujours  
 Le profond souvenir de ses tristes amours,  
 Elle craint d'éprouver une insulte nouvelle,  
 Et de tout Homme encor fuit la main criminelle<sup>36</sup>.

Une note vient commenter cette fable. Roucher commence par regretter que les Anciens n'aient pas connu la Sensitive, car ils auraient imaginé de belles fables, à l'image des *Métamorphoses* d'Ovide. «En effet, la Sensitive appelle la métamorphose: témoin le nom que les Sauvages même lui ont donné. Ceux du Sénégal l'appellent: Guérakiao, c'est-à-dire, Bonjour, parce que, disent-ils, lorsqu'on la touche ou qu'on lui parle de près, elle incline aussitôt ses feuilles pour souhaiter un bon jour, et témoigner qu'elle est sensible à la politesse qu'on lui fait.» Il termine ainsi: «Je ne sais si la fiction que j'ai imaginée sera jugée assez heureuse, pour mériter qu'on me pardonne de n'être pas aussi exact qu'un Botaniste<sup>37</sup>.»

La personnification de la sensitive s'inscrit dans le mouvement général du poème qui donne forme et sentiments humains à l'ensemble de la nature: le cerf cherche à fléchir les chasseurs par des larmes, les fleuves sont personnifiés, la Nature même prend quelquefois la parole, etc. Cette personnification de la

36. ROUCHER, *Les Mois*, Paris, 1779, vol. I, p. 154.

37. *Ibid.*, p. 186.

nature obéit certes à une topique, mais participe aussi ponctuellement d'une volonté de réfuter Descartes, volonté qui se manifeste explicitement au chant IX:

Croyez donc maintenant, sectateurs de Descartes,  
 Vous, que le Vérité de ses Temples écarte,  
 Croyez qu'esclave-né d'un aveugle pouvoir,  
 L'animal ne saurait ni sentir, ni prévoir! [...]  
 La raison vous condamne. [...]  
 Trop de fois à l'erreur un Grand-Homme est soumis.  
 Au sein des animaux, oui, la Nature a mis  
 Un esprit, qui, dans eux fait mouvoir la matière,  
 L'éclaire, la conduit, l'anime tout entière<sup>38</sup>.

Par ailleurs, si l'on considère le désir des poètes du dix-huitième d'incarner un nouveau Lucrèce, on peut s'interroger sur le refus de Roucher de donner une explication scientifique aux mouvements de la sensitive. *Les Mois* commencent par une invocation au Soleil dont Hercule fournit l'allégorie. Et le poème oscille entre l'éloge de Newton et une vision de la nature comme une entité personnifiée, entre un décor emprunté à la physique et un décor mythico-allégorique. De fait, *les Mois* font une large part à une pensée symbolique. Hercule comme emblème du soleil, l'étymologie appliquée à la langue des peuples primitifs et devant faire raison montrent que Roucher subit l'influence de Court de Gébelin<sup>39</sup>; le choix de l'explication d'un phénomène par la fable, la prédilection accordée aux *Métamorphoses* d'Ovide sont une application des théories de son *Monde primitif*. Ce texte prône la supériorité de l'explication allégorique sur l'Historique. C'est dans le droit fil de cette pensée que Roucher choisit la fable comme mode d'appréhension de la sensitive. L'explication de la botanique est insatisfaisante, celle par la fable met en lumière une sorte d'âme du monde. Certes, l'application que fait Roucher des théories de Court de Gébelin est plus colorée que proprement rigoureuse, la sensitive y apparaît toutefois dans une vision de la nature non cartésienne et pananimiste.

38. *Idem*, vol. II, p. 133-34; voir également la note qui commente ce passage, p. 177-81.

39. Sur Hercule comme emblème du soleil, voir COURT DE GÉBELIN, *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne ou Recherches sur les Antiquités du monde*, Paris, 1773, vol. I, p. 147-258 («Preuves qu'il [Hercule] désigna le Soleil»). Sur *les Mois* et les rapports entre Court de Gébelin et Roucher, voir E. Guittou, *Jacques Delille*, p. 296-309.



*Les Trois Règnes de la Nature* (1806) de Jacques Delille, sorte de somme en vers des acquis de l'histoire naturelle, palmarès des grands savants (Newton, Buffon, etc.), se composent de huit chants: les quatre premiers sont consacrés aux quatre éléments, les quatre derniers aux trois règnes. Delille veut faire de la poésie une forme de vulgarisation scientifique: «Décrire pour décrire est une sottise; mais décrire pour rendre plus sensibles les procédés des arts et les phénomènes de la nature physique ou morale, est non seulement permis, mais nécessaire<sup>40</sup>». Pour lui, il s'agit aussi de parer du beau langage des vers les austères vérités des sciences. Mais, parallèlement à ce rêve d'une union de la poésie et de la science (sur l'exemple de Lucrèce), la déchirure entre ces deux univers se profile: chaque chant est suivi de longues notes rédigées par Cuvier et d'autres savants, comme si le vers ne suffisait plus à dire la complexité de la science. Cela apparaissait également chez Roucher qui commente lui-même son texte, mais non pas avec cette volonté de rigidité scientifique. La poésie ne parvient peut-être pas toujours à donner dans son ampleur l'explication scientifique; du moins le vers ne recule devant aucun sujet, de la description des minéraux ou d'expériences chimiques aux systèmes digestifs ou à la sexualité des animaux: ce choix esthétique audacieux a peut-être contribué à préparer le terrain à la poétique du mélange des genres.

Dans *les Trois Règnes*, comme chez Bonnet, la sensitive intervient pour appuyer la thèse de la chaîne des êtres:

Quels qu'ils soient, Dieu n'a point en des bornes précises  
Rangé des animaux les classes précises [...]  
La tendre sensitive, aux yeux surpris du sage,  
Semble lier entre eux par un plus doux passage  
La race qui végète et l'empire animé;  
La polype des eaux, prodige renommé [...]  
Parut pour réunir l'animal à la plante<sup>41</sup>.

Les êtres sont ainsi liés par des anneaux dans une grande chaîne et nul autre exemple que la sensitive et le polype ne montre mieux la continuité qui joint le règne végétal au règne animal. Cette chaîne débouche sur une anthropomorphisation de la plante:

40. Jacques DELILLE, *Les Trois Règnes de la Nature*, Paris, 1808, vol. I, p. 9.

41. *Idem*, chant VIII, vol. II, p. 257-58.



Qui ne croit reconnaître une vierge craintive  
 Dans cette délicate et tendre sensitive,  
 Qui, courbant sous nos mains son feuillage honteux,  
 De la douce pudeur offre l'emblème heureux<sup>42</sup>.

La sensitive ne montre donc pas seulement le lien entre les divers règnes, mais révèle la nature comme miroir de l'homme. Ainsi, après avoir évoqué la découverte du sexe des plantes par Vaillant au début du dix-huitième siècle, Delille se plaît à nous raconter leurs amours tumultueuses et passionnées<sup>43</sup>. Roucher humanisait le règne végétal sous le couvert de la fable, Delille sous celui de la science... L'anthropomorphisme est difficile à éviter dans les sciences de la nature; il pose problème dès que la métaphore qui est utilisée pour appréhender ou comprendre un phénomène est utilisée à son tour comme une nouvelle preuve<sup>44</sup>. De fait, dans la deuxième partie du dix-huitième siècle, les «philosophes de la nature» utilisent des arguments qui tiennent parfois plus de la faculté imaginative que de l'observation scientifique. A cet égard, le type même de la «preuve» fournie par la sensitive me semble emblématique. Lorsqu'on l'évoque pour accréditer soit la présence d'une âme dans les plantes, soit la grande chaîne des êtres, elle n'apporte qu'un argument d'évidence: la plante se meut, donc elle est animée, donc elle est à mi-chemin entre la plante et l'animal. C'est l'argument de l'«expérience journalière», dit Bernier; ce n'est pas celui de l'expérience scientifique.

Ces auteurs ne s'interrogent pas non plus sur la légitimité de l'élaboration d'une connaissance métaphysique à partir d'un savoir physique. Se fondant sur des démonstrations rapides, ils

42. *Ibid.*, chant VI, p. 75.

43. *Ibid.*, p. 79.

44. A propos de la sensitive et des plantes dites «sommeillantes», Dutrochet, qui a découvert l'osmose et s'est le premier avisé de la présence d'un mécanisme de turgescence dans les pulvinules, apporte un commentaire non dénué d'intérêt sur le rapport entre métaphore et science: «Ces considérations tendent à établir une véritable similitude entre le sommeil des végétaux, et celui des animaux, similitude que l'on était loin de soupçonner, car généralement on considère comme *métaphoriques* les expressions de *sommeil* et de *réveil* appliquées aux végétaux.» (Henri DUTROCHET, «Du Réveil et du sommeil des plantes», in *Mémoires pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des végétaux*, vol. I, Paris, 1837, p. 532-33; sur la sensitive précisément, voir dans ce même volume «De l'excitabilité végétale et des mouvements dont elle est la source»).

élaborent des systèmes téléologiques qui s'inscrivent dans la survivance de ce que Georges Gusdorf appelle le «décor mythico-religieux» de l'histoire naturelle: la théorie de la chaîne des êtres ne repose que sur une hypothèse ontologique qui prolonge des dogmes platoniciens ou aristotéliens, sans les soumettre à la vérification expérimentale<sup>45</sup>.

Malgré la faiblesse de leur base épistémologique, ces arguments n'ont pas été sans poids auprès des contemporains et des successeurs directs; j'en veux pour preuve Lamarck qui, lorsqu'il réfute l'idée d'une continuité entre règne végétal et animal, reprend le cas de la sensitive<sup>46</sup>, attestant qu'elle était devenue une sorte de cas d'école. Il n'est par ailleurs pas exclu que les théories de l'échelle des êtres ou de l'âme des plantes aient influencé le discours scientifique du dix-neuvième siècle<sup>47</sup>. De son côté, la littérature de fiction continue à faire figurer la sensitive dans ses paysages, mais délaisse l'explication pour s'intéresser à ce qu'elle représente: l'âme de la nature qui reflète celle de l'Homme.

### *Prolongements*

En effet, si Delille, né en 1738, s'intéresse aux questions soulevées par cette plante, la génération de 1760 ne l'évoque que comme une métaphore dont l'origine commence à perdre de l'intérêt. C'est peut-être que la vision de la nature comme âme du monde, modèle exemplaire, signe de l'existence de Dieu,

---

45. Voir G. Gusdorf, *Dieu, La nature, l'homme au siècle des Lumières*, p. 270-98; dans ces pages, Gusdorf affirme que la théorie de la chaîne des êtres est un credo de l'époque au même titre que la théorie de l'évolution aujourd'hui.

46. Jean-Baptiste LAMARCK, *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, Paris, 1835 (1ère éd. 1815), vol. I, p. 87 sq.

47. Les travaux qui ont approfondi la connaissance du mécanisme des plantes ont débouché sur une physiologie générale à partir de laquelle l'idée d'un lien organique entre règne animal et règne végétal a repris de la vigueur. Voir Claude BERNARD, *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, Paris, 1879: la préface qualifie la doctrine de Bernard de «vitalisme physico-chimique, sorte de compromis entre le vitalisme et le mécanisme»; cette qualification marque, apparemment du moins, la survivance de doctrines qui avaient cours chez certains naturalistes des Lumières et qui ont peut-être orienté le but initial de la recherche de ce savant.



miroir de l'homme, est intégrée et n'a donc plus à être prouvée. Senancour et Chateaubriand, dans des textes contemporains des *Trois Règnes*, (ou qui les précèdent de peu), offrent une bonne illustration de la vie de la sensitive auprès de la nouvelle garde.

Les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* de Senancour se situent du point de vue du genre dans la ligne des contemplations de la nature du dix-huitième, avec un déplacement de l'accent sur la rêverie (peut-être sous l'influence de Rousseau). Senancour, lecteur de Court de Gébelin et de Bonnet, suppose l'existence d'un feu élémentaire, source de la vie et dont la présence est de plus en plus grande du végétal à l'animal. La Nature constitue un Tout, avec lequel l'homme sensible est en correspondance; il réagit ainsi au retour du printemps ou à la tristesse de l'automne et doit recevoir des sensations là où d'autres ne trouvent que des perceptions indifférentes. La sensitive intervient dans la troisième rêverie; elle représente pour les végétaux ce que l'homme sensible est au reste de l'humanité:

Qu'il [l'homme sensible] écoute quels oiseaux chantent l'aurore: les malheurs lui seront moins pénibles dans un beau jour, que le poids seul du temps sous un ciel voilé de brumes. Il est des sensibles qui se flétrissent dans les temps d'orage, et se réveillent avec la sérénité des cieux<sup>48</sup>.

Ce raccourci superbe contient bien des éléments de la vision de l'homme chez Senancour. Le feu élémentaire qui anime la sensitive est le même que celui qui donne vie à l'homme; l'un et l'autre participent d'une même essence, dans laquelle la sensation est fondamentale; elle rompt l'opposition entre nous et les choses, nous met en accord avec le monde: chez Senancour, contrairement à Condillac, l'homme peut parvenir à l'être et au bonheur par la sensation<sup>49</sup>. La sensitive en est une illustration éloquente; elle figure dans une nature qui est moins considérée comme une énigme à comprendre ou un monde à conquérir que comme un Tout dans lequel il faut tenter de s'intégrer; d'où, chez Senancour, l'impasse faite sur les théories explicatives au profit d'une évocation émerveillée.

Chateaubriand non plus ne s'inquiète pas de comprendre le mouvement de la sensitive: dans la partie du *Voyage en Amé-*

48. SENANCOUR, *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, Paris: Droz, 1939, vol. I, p. 59.

49. Je reprends ici l'analyse de Marcel RAYMOND, *Senancour. Sensations et révélations*, Paris: J. Corti, 1965, p. 75-96.



rique qu'il consacre, selon les lois du genre, à l'histoire naturelle, il ne cite pas cette plante dans la flore de l'Amérique. Elle figure dans *l'Essai sur les Révolutions* comme un comparant expressif: «L'innocence d'un peuple ressemble à la sensitive; on ne peut la toucher sans la flétrir<sup>50</sup>». Mais c'est dans la célèbre scène de la mise au tombeau d'Atala que la sensitive fait son apparition la plus remarquable:

Atala était couchée sur un gazon de sensitives de montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée... celle-là même que j'avais déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme le bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire<sup>51</sup>.

La flore décrite paraît un peu invraisemblable; elle intervient moins de manière référentielle que symbolique (pour parler comme Riffaterre, ce n'est pas le domaine de la mimésis, mais celui de la sémosis qui importe dans ce tableau). Le sens attribué au magnolia est donné explicitement; la comparaison avec une rose reprend un double topos: la rose comme évoquant la fraîcheur des lèvres se double de la rose coupée comme symbole de la mort d'un être jeune, comme dans le sonnet de Ronsard «Comme on voit sur la branche au mois de May la rose». Les sensitives sur lesquelles repose le corps reflètent parfaitement la figure de l'héroïne: alors qu'elle présentait tous les signes extérieurs de la sensualité, Atala a échappé au désir en se retirant dans la mort. Une correspondance s'établit, selon divers modes (comparaison explicite, renvoi littéraire), entre l'homme et la nature qui l'entoure; la référence à la sensitive ne prend sa pleine signification que si lecteur garde en mémoire l'histoire littéraire de cette plante.

Ces deux exemples tendraient à montrer que le débat scientifique ou philosophique sur les propriétés de la sensitive n'est plus du ressort des textes de fiction ou des méditations sur la nature. Le regard qui essayait de comprendre les mécanismes naturels et appliquait dans un deuxième temps cette explication à une morale a débouché sur une forme d'animation de la nature;

50. CHATEAUBRIAND, *Essai sur les Révolutions*, Paris: Gallimard (Pléiade), 1978, p. 189.

51. CHATEAUBRIAND, *Atala*, in *Œuvres romanesques et voyages*, Paris: Gallimard (Pléiade), 1969, vol. I, p. 88.

Senancour et Chateaubriand font l'économie de l'histoire naturelle pour situer leur rapport à la nature sur un plan cosmique: ils visent un accord fusionnel, une correspondance étroite entre l'homme et l'univers. Dans ce déplacement, la sensitive perd de son intérêt botanique pour devenir l'expression de l'âme du monde ou le correspondant d'une action humaine. Dans les textes de fiction à venir, elle sera utilisée dans le sens métaphorique courant qu'on lui connaît, symbolisant la femme, pudique, qui fuit la main séductrice, sens qui apparaît dès le dix-huitième chez Roucher, par exemple ou, pour en donner un autre exemple, chez Rétif de la Bretonne: «Prenez-y garde, belle Ursule! vos attraits sont des tendres fleurs, qu'un souffle peut ternir, et que l'usage, s'il est trop fréquent peut anéantir; une belle doit ressembler à la sensitive, qui se contracte, dès qu'on la touche. N'accordez de nuits à personne; elles sont faites pour dormir, et rafraîchir vos appas<sup>52</sup>.»

Les *Fleurs animées* de Grandville illustrent qu'au cœur du dix-neuvième les questions soulevées par la sensitive et la symbolique qu'elle engendre restent les mêmes, dans certains textes du moins. En effet, Grandville associe «sensitive» à «pudeur» dans son dictionnaire du langage des fleurs et, dans la fable qu'il lui consacre, il la transforme en une «femme nerveuse», à la limite de l'hystérie, que la musique même fait tomber en pâmoison<sup>53</sup>. En annexe de ce volume, Alphonse Karr aborde le point de vue du botaniste dans son traité de vulgarisation destiné aux dames; comme la cause du mouvement de la sensitive n'est toujours pas découverte, il déclare sans ambages: «Ainsi les plantes sentent, elles dorment, elles se meurent; chez quelques-unes se manifeste un sentiment de crainte: qui oserait dire que tout cela ne soit que purement mécanique? Le mouvement de locomotion qui leur manque n'empêche pas qu'elles tiennent dans la création une place bien supérieure à celle occupée par grand nombre d'individus dans le règne animal<sup>54</sup>.» Ce livre

52. RESTIF DE LA BRETONNE, *Le Paysan perversi*, Lettre CXXXI; les exemples abondent au dix-huitième: Helvétius met en exergue le tact de la sensitive (*De l'Homme*, chap. 12); plus originalement, Malfilâtre, narrant la métamorphose de Tirésias en femme, compare la perte du sexe au mouvement de rétraction de la sensitive (MALFILÂTRE, *Narcisse dans l'île de Vénus* (1768), in *Poésies*, Paris, 1884, p. 62-63).

53. GRANDVILLE, *Les Fleurs animées* (texte de Taxile Delord et du Cte. Foelix, monologue et épilogue d'A. Karr), Paris, 1847, p. 16 et 124-25.

54. Alphonse KARR, «La Botanique des dames», in *Les Fleurs...*, p. 179.



marque peut-être un apogée de la personnification des plantes et la sensitive y occupe une place de choix, prolongement logique de celle qu'elle tenait dans le poème de la nature.

La flore occupe une position privilégiée dans la palette des topoï poétiques; la rose dont la symbolique s'est peu à peu enrichie au fil du temps et des textes en constitue un bon exemple<sup>55</sup>. De son côté, la sensitive ne répondra pas à l'espoir enthousiaste de Roucher. Bien sûr, elle donne lieu à des symbolisations, mais les métaphores qu'elle engendrera n'auront ni une grande richesse, ni une grande fortune. C'est peut-être que le lien entre le comparant et le comparé paraît d'une telle évidence que la métaphore en perd de sa force inventive. Son destin topique est d'abord lié aux théories de la nature qu'elle a été appelée à illustrer.

La sensitive apparaît dans des textes de tout genre<sup>56</sup>, mais elle a surtout trouvé une place de choix dans un type ponctuel de discours, les systèmes de la nature (traités en prose ou poèmes descriptifs). Ces textes, s'appuyant sur des hypothèses de l'histoire naturelle, empruntant à telle ou telle philosophie, suivant apparemment le cheminement de la pensée philosophique du dix-huitième siècle qui s'élabore dans une dynamique où la métaphysique prend appui sur les découvertes de la physique, développent des thèses vitalistes. L'exemple de la sensitive le montre de manière éclatante: l'histoire naturelle qui n'a pas encore fondé sa méthode donne lieu à des hypothèses téléologiques mythiques. Il faut situer la dimension mythologique de ces systèmes de la nature dans le cadre de l'enthousiasme soulevé par les découvertes successives de Copernic, Galilée et, surtout, de Newton: les Lumières célèbrent les découvertes de

55. Voir entre autres l'étude de Giovanni Pozzi consacrée à la littérature italienne: *La Rosa in mano al professore*, Fribourg: Ed. Universitaires, 1974.

56. Cette étude n'est, bien sûr, pas exhaustive; j'ai essayé du moins de me concentrer sur les aspects qui me semblaient les plus féconds. Il faudrait peut-être prolonger cette première approche en analysant dans le détail les récits des expéditions scientifiques ou les mémoires des naturalistes, en abordant cette question au travers de la polémique entre Buffon et Linné au sujet de la classification ou en observant la réception de la sensitive dans les autres pays d'Europe.



nouveaux continents et les conquêtes de la physique, fondant un panthéon de savants. Au carrefour des expéditions scientifiques et de l'histoire naturelle, la sensitive est l'une des héroïnes privilégiées de cette épopée de la nature. Comme elle résiste à la science, les philosophes de la nature, emportés par un élan généreux, ont élaboré des systèmes explicatifs frappés au sceau de l'imaginaire, mais qui ont laissé leur trace.

En effet, apparue d'emblée comme un bastion de résistance au mécanisme et au dualisme, la sensitive a constitué un emblème de l'opposition au rationalisme cartésien. Les auteurs qui la citent fondent leur sagesse sur l'exemple de la nature, qu'ils considèrent volontiers comme un monde animé et mystérieux, échappant à la rationalité humaine; sans pour autant verser dans l'illuminisme, ils estiment que le cosmos s'appréhende mieux par un jeu de correspondances allégoriques ou un appareil mythico-religieux. A travers la sensitive se dessine le parcours d'un discours vitaliste, parfois proche du panthéisme, qui ouvre une perspective reliant, par delà leurs différences, Bernier aux poèmes de la nature, Bonnet à Grandville.

Jean-Marie ROULIN

Fonds national suisse  
de la recherche scientifique